

Les étrangers dans la ville

par Robert Sancho

Roberto et Joaquín sont réveillés par des explosions, coups de feu, cris et remue-ménage inhabituels dans leur rue. Leur mère leur demande de se lever et de se cacher dans un coin de l'appartement, loin des fenêtres. Une vitre vient de voler en éclats et la façade de l'immeuble est criblée de balles. Nous sommes à Madrid le 18 juillet 1936 : le soulèvement des droites espagnoles contre la jeune république espagnole, vient d'être déclenché.



Famille Sancho, peu avant la guerre, à Madrid. Coll. privée.

Cette République espagnole est née le 14 avril 1931, peu après la naissance de Roberto et peu avant celle de Joaquín, âgés de 7 ans et 5 ans. D'après les explications de nos parents, nous comprenons, confusément, que cette République dont l'avènement a été provoqué par des élections libres et pacifiques, qui en ont terminé avec la monarchie absolue d'Alphonse XIII, est abhorrée par les fascistes et les nantis et soutenue par les gens modestes et le peuple dont nous sommes : ainsi posé, le problème est simple pour nous les enfants : d'un côté, les bons, partisans de la liberté et de la justice, les Républicains ; de l'autre côté, les méchants, les défenseurs d'un régime autoritaire, clérical et répressif, rebelles insurgés et donc illégitimes : les fascistes du général Franco.

Durant trois ans donc, nous allons, nous les gosses, faire comme tout le monde, du côté de la République, les bons (*los buenos*) et de l'autre côté, les méchants (*los malos*) fascistes.

Notre langage et nos idées étaient clairs. Nous ignorions que de l'autre côté, les définitions de l'ennemi étaient bien entendu différentes : durant toute la guerre et pendant près de quarante ans de dictature, ils se dénommaient eux, les Nationaux (*Nacionales*) et les Républicains, les Rouges (*los Rojos*).

Mais à l'été 1936, notre père, garde d'assaut (*guardia de asalto*) de la République, nous fait évacuer à Barcelone, Madrid étant vraiment une ville dangereuse, même pour les civils. La capitale catalane est devenue un des lieux où affluaient des milliers de réfugiés de toutes les zones en guerre et de ceux qui avaient eu le temps de fuir les troupes rebelles, surtout femmes et enfants.

A Barcelone, nous avons été logés, ma mère, mon jeune frère et moi, dans un immonde immeuble du quartier de la Barceloneta, *calle del mar* (rue de la mer), rue à l'époque misérable et sale, donnant sur une petite plage qui n'était qu'un dépotoir. Un quartier donc qui n'avait rien d'un Eldorado.

J'étais en âge d'aller à l'école et durant deux mois environ, j'ai fréquenté celle du quartier. Le matin, les cours se faisaient en catalan et l'après-midi en castillan (espagnol), à moins que ce ne soit l'inverse...

Le fait est que j'ai eu l'occasion d'apprendre en catalan et d'avoir certaines notions de cette langue, notamment la fameuse phrase « Sept juges mangent le foie d'un pendu »ⁱ qui, si elle est correctement prononcée, vous classe en « catalaniste » distingué. Soixante-quatorze ans après, je ne suis plus capable de l'écrire, mais je peux encore la prononcer.

Malheureusement, les bombardements quotidiens de Barcelone, notamment par l'aviation allemande, ont fait que notre école (peut-être toutes les écoles ?) a fermé. Nous avons donc vécu comme tous les gosses du quartier, dans la rue. Dans cette « Rue de la mer », nous fréquentions uniquement des enfants issus et natifs de ce quartier déshérité. Mais à ces âges, cinq et sept ans, on a vite fait de se faire des petits copains et copines, quelle que soit leur provenance ethnique, régionale ou linguistique, sans parler de provenance sociale : pas de petits bourgeois dans le quartier.

Même les avions bombardiers fascistes avaient l'air de se désintéresser du « *barrio* », nous ne nous sommes jamais sentis menacés de ce côté-là.

Nous avons bientôt formé une bande (*pandilla*) de gosses très unis par des jeux collectifs, garçons et filles indifféremment, jeux importés de Madrid, jeux typiquement catalans ou tout simplement jeux d'enfants du monde. Malgré la guerre, nous étions heureux, inconscients mais unis, fraternels, heureux tout simplement. Un jour, tout d'un coup, sans savoir pourquoi, un groupe de femmes, mères des enfants du quartier avec lesquels nous jouions, s'est présenté dans la rue de la mer, en hurlant en catalan après leurs fils et filles, leur disant que dorénavant, il était formellement interdit de jouer avec la « *canalla* », les canailles, avons-nous compris, étrangers.

Nous avons su plus tard que « *canalla* » en catalan, ne signifie pas « canailles », mais « marmaille »... le fait est que les mères catalanes interdirent à leur progéniture de jouer avec des enfants ETRANGERS, c'est-à-dire CASTILLANS.

Notre mère, informée de l'incident, nous questionna au sujet de nos jeux : n'avions-nous pas fait quelque chose de mal ? Il s'avéra que non. Il se confirma que les mères catalanes ne voulaient tout simplement pas que leurs gosses se « mélangent » à des enfants d'ETRANGERS.

C'était la première fois de notre toute jeune vie que nous étions traités d'étrangers et hélas, pas la dernière.

Le mot n'est pas péjoratif en lui-même, mais selon le contexte, il peut devenir insultant, injurieux, blessant. La preuve en est qu'en ce qui me concerne, il m'a marqué à jamais.

Agullana, plaque tournante ?

par Robert Sancho

L'été 1938, Barcelone est devenue un enfer.

Notre père, toujours au front, sollicite des autorités le transfert de sa famille dans un lieu plus sûr. Nous avons donc déménagé pour la énième fois, à AGULLANA, village tranquille, près de FIGUERAS, mais surtout proche de la frontière française. Là, loge déjà la famille de notre oncle Nicasio, frère de notre père.

J'ai toujours pensé par la suite que ce village avait été entièrement réquisitionné par les autorités de la République espagnole, afin d'y loger dans les maisons disponibles, les familles, femmes et enfants de dignitaires de la République. Notre père était officier dans l'armée républicaine, en tant que membre du corps des Gardes d'Assaut et notre oncle était juge de paix.

J'ai appris en 2011, lors du 80^e anniversaire de la République espagnole, par le fils d'un ancien fonctionnaire du Ministère de l'intérieur, que lui et sa famille avaient été évacués vers la France début 1939, venant de ... Agullana. Mon hypothèse semble renforcée par l'information que nous donne Evelyn Mesquida dans son livre « La Nueve » : le Président de la République espagnole, Manuel Azaña, a croisé la frontière par un sentier de montagne qui l'a mené de Agullana au village français de LAS ILLAS, en mars 1939, voie que nous avons empruntée un mois plus tôt, le 2 février.

Elena notre mère, mon frère Quini (7 ans) et moi-même (9 ans), avons donc vécu quelques mois loin de la guerre et la peur des bombes, dans la même maison, très grande maison, que notre tante et nos cousins.

Cette demeure appartenait à une dame que tout le monde dans le village appelait « *la señora Enriqueta* », avec beaucoup de déférence. Cette brave dame a été très gentille avec nous tous. En ce qui me concerne, j'ai toujours été très étonné de cette gentillesse, son mari, ancien maire du village, avait été fusillé par les Républicains. Il avait participé au soulèvement du 18 juillet 1936 contre la République espagnole. Mon étonnement était surtout provoqué par l'attitude de *la Señora Enriqueta* qui « avait l'air de trouver tout à fait normal » que son mari ait été fusillé et qu'elle n'ait aucun ressentiment apparent envers les responsables de sa mort.

Peut-être trouvait-elle que fusiller les Républicains, dans le camp fasciste, était aussi « tout à fait normal », pensai-je ! J'étais surtout très choqué que l'on puisse ainsi prendre avec une telle légèreté la mort violente d'un proche. Plus tard, j'ai pensé que cette pauvre femme ne montrait pas ses vrais sentiments et que peut-être, elle était surtout morte de peur !

Cette guerre civile était atroce. Le 2 février 1939, nous avons donc dû quitter Agullana, les fascistes étaient à Barcelone, toute la Catalogne serait bientôt envahie : la République avait perdu la guerre !

Notre père avait expressément recommandé à son frère Nicasio de se charger de l'évacuation de sa famille, lui, devant rester dans l'armée jusqu'à la dernière minute. Notre oncle Nicasio nous a demandé de l'attendre en fin de matinée au pied du fameux sentier menant au village français de Las Illas, au cas où...

(c) Gen-Iberica

Nous avons attendu tous les trois, accompagnés d'un monceau de bagages. A l'heure dite, la voiture de l'oncle est arrivée, mais celle-ci était déjà bondée : cinq personnes, adultes et enfants, et des bagages partout, dans la malle, sur le toit, dans la voiture... pas de place pour tout le monde a décrété l'oncle. Les bagages, pas question bien sûr. « Je ne peux prendre que les enfants ». Notre mère a refusé l'offre, ne voulant en aucun cas se séparer de ses enfants.

Nous sommes donc restés au pied du sentier de l'exil. Abandonnant tout le barda, notre mère, une petite valise à la main et moi l'aîné, portant la machine à écrire portable Underwood, que notre père m'avait confiée, et mon jeune frère, nous avons entrepris l'escalade de la montagne qui devait nous mener de l'autre côté, où nous espérions ne plus craindre les fascistes.



Agullana → Las Illas (google maps)

Bretagne, terre d'accueil

par Robert Sancho

Ce 2 février 1939, nous avons abordé l'escalade du versant sud des Pyrénées.

Nous n'avons pas rencontré grand monde sur ce chemin de l'exil. Il est vrai que les conditions climatiques ce jour-là ne prêtaient guère à une telle expédition : cela pouvait attendre le lendemain, mais nous étions au pied du mur et ne pouvions pas reculer.

Au fur et à mesure que nous grimpons, un spectacle étonnant s'offrait à nous : de plus en plus d'objets hétéroclites jonchaient les abords du chemin : bicyclettes, valises, malles, voitures d'enfants, matelas, charrettes à bras et que sais-je encore ! Cet amoncellement d'objets abandonnés dans la neige par les familles et personnes candidates à la fuite, était vraiment impressionnant. Compte tenu de la difficulté de l'ascension, de l'étroitesse de plus en plus prononcée du chemin, du froid polaire ambiant et de la fatigue, nous n'avons pas regretté d'avoir abandonné les quelques valises et ballots sur le bord de la route, avant d'amorcer notre montée. Cela signifiait que des milliers de fuyards étaient passés par là avant nous et nous savons que d'autres milliers ont subi le même calvaire durant des semaines plus tard. Exténués, morts de froid, et avec une fièvre de cheval en ce qui me concerne, nous avons atteint la crête et amorcé la descente. Elena, ma mère, m'encourageait : « Surtout, ne lâche pas la machine à écrire ». A 9 ans, je n'étais pas très solide, et maladif ce jour-là. Mon frère Quini, 7 ans, était stoïque et ne geignait jamais, ce que je ne manquais pas de faire continuellement.

Nous sommes arrivés à Las Illas, premier village français... sans même nous apercevoir que nous avons changé de pays... pour moi, une frontière était une très grande palissade avec des barbelés et des tessons de bouteilles...

Mais là, rien de tout ça : rien ne ressemblait plus à l'Espagne que ce qui devenait la France. Une seule différence toutefois, nous avons eu très froid en montagne, mais à Las Illas, même si nous avons moins froid, une pluie diluvienne nous a accueillis ; pluie qui pour moi, n'a jamais cessé. Mon idée a été faite... la France est un pays où il pleut beaucoup. Las Illas ! J'ai vu une partie de ce village de nuit, sous la pluie. J'étais fiévreux. Une seule lumière : un bistrot. Notre mère a demandé si on pouvait coucher les enfants ; il n'y avait pas de place. Sous la pluie battante, elle nous a hissés dans un camion bâché, vide, en stationnement sur le bord du trottoir, près du bistrot. Grelottant, mort de peur, je l'ai suppliée de ne pas nous laisser seuls, le camion pouvait se mettre en route et nous emmener vers quelque terrifiante destination. Mon petit frère lui, dormait déjà. Notre mère est revenue avec un tas de couvertures, une couverture sur la tête pour se protéger de la pluie, et nous a bien enveloppés. Je n'ai pas pu trouver le sommeil tout de suite : je me rappelle l'avoir revue deux ou trois fois cette nuit-là, me rassurant : « le camion ne partira pas, j'ai vu le propriétaire, il ne bougera pas de la nuit ». Cette nuit a dû durer très longtemps, car je n'ai aucun souvenir du réveil le lendemain. Combien de temps sommes-nous restés dans ce village de Las Illas ? Qu'est-il arrivé après ? Où sommes-nous allés ? Je ne saurais le dire, la fièvre m'avait terrassé. Je me suis retrouvé dans un très long train, dans un wagon de voyageurs, bien chauffé et confortable. Nous n'avions pas été séparés, nous étions ensemble...

Curieusement, alors que mes souvenirs d'Agullana se bornent strictement à nous trois : Elena ma mère, Quini mon jeune frère, et moi, comme si ma mémoire avait effacé pour toujours les autres

humains que nous aurions pu rencontrer ou croiser, depuis la rencontre avec notre oncle nous laissant sur le bord de la route.

Ce train était bondé. Le premier jour, alors qu'il s'arrêtait à toutes les gares, m'a-t'il semblé, se sont embarquées dans les voitures déjà surpeuplées, de plus en plus de personnes, femmes et enfants, uniquement. L'entassement est bien vite devenu insupportable, la promiscuité étouffante, les conditions d'hygiène épouvantables : des détritres jonchaient le sol, les toilettes étaient devenues inaccessibles, toujours occupées. Heureusement, les nombreux arrêts du train nous permettaient de nous dégourdir les jambes, nous rendre aux toilettes et surtout, de profiter des offres de victuailles et boissons à profusion proposées gracieusement par une foule nombreuse de citoyens français venus accueillir les « réfugiés républicains espagnols ».

Des centaines de personnes nous attendaient à chaque arrêt de train, avec des pancartes d'associations ou partis politiques où le mot SOLIDARITE prédominait.

J'étais « très difficile », disait ma mère, je n'aimais pas les lentilles, les légumes, ni ceci, ni cela. Alors là, j'ai été servi : des bonbons, des gâteaux, des chocolats, des multitudes de chocolats différents, noir, au lait, fourrés... à en être malade... nous ne risquions pas de mourir de faim. Mon opinion était faite : les Français étaient des gens très gentils, accueillants, généreux.

Le « voyage » a duré deux jours et deux nuits. Au fur et à mesure que le train s'éloignait de la frontière, le nombre de personnes dans le wagon diminuait : des camps d'hébergement « accueillaient », disait-on, femmes et enfants réfugiés, d'autres étaient logés dans des familles françaises. Au terme de 48 heures de voyage, nous sommes arrivés quelque part.

Une voiture est venue nous chercher et nous a emmenés jusqu'à LANDIVISIAU, gros bourg du Finistère où la famille GUYADER, Monsieur et Madame, et leurs deux petites filles, Denise et Renée, nous ont reçus très affectueusement. Ils s'étaient portés volontaires pour recevoir sept personnes, femmes et enfants, réfugiés républicains espagnols. Nous étions donc sept : deux sœurs âgées d'une vingtaine d'années, madrilènes, une mère aragonaise et sa fille de 15 ans, notre mère, mon frère Quini et moi. Il est vrai que la place ne manquait pas au restaurant Guyader de Landivisiau, avec son immense salle à manger et ses nombreuses chambres. Le restaurant faisait aussi bureau de tabac. Notre premier vrai contact avec une famille française, bretonne de surcroît, a été extrêmement chaleureux, accueillant, humain et affectueux. Non seulement, nous avons trouvé dans cette famille le gîte et le couvert, mais également beaucoup de sollicitude dans tous les domaines : habillement, recours administratifs et scolaires, loisirs...

Un mois après notre arrivée, un jour de mars 1939, les cinq femmes espagnoles de Landivisiau ont appris une nouvelle à la radio : Madrid avait capitulé, les troupes fascistes du général Franco avaient gagné la guerre : c'était la mort de la République. Elles ont pleuré toute la journée. Le lendemain, nous avons tous pensé, y compris nous les enfants, la seule chose positive à ce grand malheur : c'est que la guerre est finie.

Les deux sœurs Manuela et Juanita, les Madrilènes, l'Aragonaise et sa fille, sont reparties en Espagne, la paix revenue, dans le futur enfer fasciste...

Monsieur et Madame Guyader se sont inquiétés dès notre arrivée de la scolarisation des deux enfants de 9 ans et 7 ans. Malgré l'accord des directeurs d'école et des enseignants, Monsieur le

Maire de Landivisiau, dont il vaut mieux taire le nom, s'est farouchement opposé à ce que deux petits « rouges » espagnols fréquentent les mêmes écoles que les petits Bretons ; ils étaient porteurs de microbes et contagieux, selon ses dires. Cela correspondait aux déclarations de l'académicien Wladimir d'Ormesson, à l'époque.

Notre mère a appris, par l'intermédiaire des associations de regroupement familial que Joaquin Sancho Duran, notre père, était en France. Il avait croisé la frontière avec son unité militaire et était interné dans le camp de concentration d'Argelès-sur-Mer, puis celui de Sepftonds.

Ce n'est qu'en décembre 1939, alors qu'une nouvelle guerre avait commencé en septembre, contre les mêmes ennemis, les nazis allemands, que nous avons été réunis à nouveau, le père, la mère et les deux enfants. L'histoire de cette famille retrouvée, continuait, dans le cadre de l'Histoire de ce que fut la deuxième guerre mondiale.

Les « petits rouges » espagnols, porteurs de microbes, n'ont pas cessé d'être des indésirables ETRANGERS. Il y avait en France des Français très « gentils » et aussi quelques « méchants ».

ⁱ *Setze jutges d'un jutjat mengen fetge d'un penjat; si el penjat es despengés els setze jutges menjarien fetge d'un despenjat*